

# Visées pacifiques à la Biennale d'Istanbul

En dépit de la crise, la manifestation turque consacrée à l'art contemporain cherche à ouvrir la métropole aux courants internationaux

## ISTANBUL

de notre envoyée spéciale

Malchanceuse Biennale d'Istanbul il y a deux ans, le tremblement de terre meurtrier du 17 août lui avait coupé l'envie de pavoiser, et l'un des événements marquants avait été une vente aux enchères au profit des sinistrés. Cette année, les attentats terroristes du 11 septembre ne lui permettent pas de faire le plein de professionnels étrangers, marchands, collectionneurs et critiques. Ce n'est pas l'heure des bilans, mais on peut estimer que la Biennale n'aura pas les quarante mille visiteurs qu'elle enregistra lors des éditions de 1997 et 1999. Enfin, la manifestation a dû faire une croix sur la présence d'artistes importants comme l'Américain James Turrell qui devait mettre en lumière la tour d'une petite île à l'entrée du Bosphore.

Créée en 1986 par la Fondation pour la culture et les arts d'Istanbul (IFCA), une institution indépendante qui organise aussi des festivals de musique classique, jazz, film ou théâtre, la Biennale a pour but d'établir des contacts avec la scène internationale et de mettre en œuvre cette idée – certainement pas la plus partagée en Turquie –, que l'art contemporain a un rôle important à jouer dans l'échange entre les cultures. Un rôle « non pas de tiraillements, mais d'enrichissements et d'apports mutuels », précise Beral Madra, historienne et critique, coordinatrice des deux premières Biennales.

Une telle initiative est particulièrement décisive dans un pays sans tradition d'art moderne, où il n'y a pas eu d'expositions d'art contemporain avant les années 1980, ni,

jusqu'à aujourd'hui, le moindre musée d'art moderne ou contemporain. Il vient de s'en ouvrir un dans le nouveau quartier des affaires, financé par la Banque ottomane.

Ouverte sur l'Europe, et plus aisément acceptée par les pouvoirs officiels parce qu'elle entre en concordance avec la demande de la Turquie d'entrer dans la Communauté européenne, la Biennale a suscité l'émergence d'une scène artistique à Istanbul. Celle-ci est fragile, et a besoin d'être soutenue, sous peine de voir les artistes quitter le pays. Il y en a, et des bons, qui n'ont pas encore fait le pas. On peut d'ailleurs reprocher à cette édition de ne pas les montrer suffisamment, sans doute parce que son commissaire, une Japonaise, a opéré de trop loin et n'a pu travailler assez sur le terrain.

## L'APPORT DE LA TECHNOLOGIE

La Biennale a eu des commissaires tures, puis européens : un Allemand, René Block, qui l'a sortie de son isolement ; une Espagnole, Rosa Martínez ; un Italien, Paolo Colombo. Chacun à sa manière l'a tournée vers l'art occidental. Le choix d'une Asiatique est dans la logique d'une position géo-historique qui pourrait faire d'Istanbul la scène idéale de nouveaux échanges entre Orient et Occident.

Yuko Hasegawa, critique et conservatrice du nouveau musée de Kanazawa, directrice artistique de la Biennale 2001, lui a donné un titre difficilement traduisible en français, « *Egofugal. Fugue from ego for the next emergence* » (en anglais). Son concept, imprégné de pensée bouddhiste, vise, sinon la construction d'un homme nouveau, en tout cas un profil de



« Women At Work III », performance de la Bosniaque Maja Bajević à Istanbul.

transition invitant à méditer autour de l'apport des technologies nouvelles.

Beaucoup d'artistes sélectionnés y ont recours. Ils sont une soixantaine, répartis dans des lieux historiques. Avec une nouveauté : le choix symbolique d'un lieu sur la rive asiatique, le palais Beyerbey construit à grands frais au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, résidence d'été des derniers empereurs ottomans. Des trois ou quatre artistes exposés, on retiendra Evgen Baccar, le photographe aveugle de Paris, ses flous et ses tracés de lumière sur des nus féminins.

Un des charmes de la Biennale d'Istanbul est de nous entraîner dans des monuments splendides. La Citerne de Yerabatan, construite à l'époque de Justinien, en est un, humide, sombre et dramatique. Les sculptures suspendues aux formes de vamps-robots de la Coréenne Lee Bul y ont l'air frivole.

Sainte-Irène, une grande église à coupole devenue centre culturel il y a près de vingt ans, n'est pas non plus facile à investir. Un Japonais de Taiwan, Michael Lin, a fait de la nef un lieu de repos assez rigolo, en y installant un plateau couvert de grosses fleurs peintes

et de coussins en tissu de camouflage. Ici c'est Pierre Huyghe et Philippe Parreno qui font parler An Lee, leur très japonaise figure d'animation.

## LE MEILLEUR DANS LES VIDÉOS

Là, dans les absides, le Suédois Magnus Wallin est à l'honneur avec ses vidéos qui ne donnent pas cher de la vie humaine. Bruly Bouabré, le vieil Africain, avec quelques pages de son grand livre illustré est dans les tribunes, et le styliste londonien Hussein Chalayan dans l'escalier qui y conduit... Comme toujours, on retient certaines prestations plus que d'autres, parfois pour de mauvaises raisons, parce qu'on connaît déjà l'artiste, ou parce qu'il nous la joue spectaculaire.

Dans les bâtiments où était frappée la monnaie impériale, à deux pas de Sainte-Irène, et en passe de devenir un musée, une trentaine d'artistes exposent parmi les presses et les engrenages, parfois dans des recoins obscurs, si vidéo il y a. Celle de l'Anglais Chris Cunningham qui filme efficacement un couple de robots faisant l'amour, celle du Coréen Kim Young Jin, une femme et une fillette face à face, celle-ci n'écoulant pas forcée-

ment les paroles de celles-là. Le meilleur de la Biennale est là, et dans le simple carrousel de photos de dormeurs de rue, hommes et chiens, du Belge Francis Alys.

Ou dans ce film silencieux des Femmes au travail de Maja Bajević, une artiste de Sarajevo dont on n'oublie pas, surtout, la performance juste qu'elle a réalisée pour les femmes, le jour des femmes, dans le hammam du grand architecte Sinan. Il fallait se plier au rituel des bains pour voir au milieu de la salle embuée l'artiste et deux femmes turques en costumes traditionnels au-dessus de baquets en bois, en train de laver, tordre et étendre des tissus. Sur les tissus étaient brodées, en plusieurs langues, des paroles de Tito, comme « *Notre pays est trop jeune pour avoir peur de l'avenir* », et les broderies étaient celles des femmes filmées par Maja Bajević, des réfugiées bosniaques.

Geneviève Breerette

★ 7<sup>e</sup> Biennale internationale d'Istanbul. Istiklal Caddesi, n° 146, Beyoglu 80070 Istanbul, Turquie. Tél. : (00-33-9-0212) 251-29-89. Jusqu'au 17 novembre. [www.istanbulbiennial.org/](http://www.istanbulbiennial.org/)